

Préface

Comme tout livre important, celui de Quentin Deluermoz se déploie sur de nombreux registres et invite à des lectures multiples, à la fois différentes et complémentaires. Trois au moins me semblent décisives. C'est d'abord, comme le signale son titre, un livre sur l'histoire de la police et des policiers. S'inscrivant dans un chantier qui s'est profondément renouvelé depuis une trentaine d'années¹, il offre des éclairages inédits sur l'exercice de la police dans la France du second XIX^e siècle. De la réforme Pietri en 1854 à celle engagée par Célestin Hennion en 1913, il nous permet de comprendre l'enracinement d'un métier, celui de sergent de ville, que le préfet Debelleyme avait inauguré en 1829. Fort de sa connaissance des archives de la Préfecture de police, Quentin Deluermoz nous guide avec fermeté dans les méandres institutionnels et professionnels d'une fonction : on en comprend l'origine (le modèle londonien et ses avatars), l'organisation et les statuts ; on voit la figure s'inscrire dans l'espace urbain, la formation et la carrière se structurer progressivement, les missions se préciser ; on voit surtout comment l'institution s'attache à inculquer des normes et des valeurs qui finissent par déboucher sur une véritable « étiquette de comportement ». Sur tous ces plans, l'ouvrage constitue une contribution majeure à l'identité et aux « métiers » de police au XIX^e siècle. Il offre de ce fait un remarquable pendant aux travaux d'Haya Shpayer-Makov sur les policiers britanniques de la même période² ou à ceux d'Arnaud Houte sur les gendarmes français³, et apporte d'utiles compléments aux perspectives comparées menées par Clive Emsley pour éclairer l'exercice des polices européennes, à un moment où l'accélération de la professionnalisation croise le procès de démocratisation

- 1 Pour un aperçu d'ensemble sur ce renouvellement historiographique, voir Jean-Marc BERLIÈRE, Catherine DENYS, Dominique KALIFA et Vincent MILLIOT (dir.), *Métiers de police. Être policier en Europe, XVIII-XX^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008.
- 2 Haya SHPAYER-MAKOV, *The Making of a Policeman. A Social History of a Labour Force in Metropolitan London, 1829-1914*, Burlington, Ashgate, 2002.
- 3 Arnaud-Dominique HOUTE, *Gendarmes et gendarmerie dans le département du Nord (1814-1852)*, Paris, Phénix/Service historique de la gendarmerie nationale, 2000 ; ID., *Le Métier de gendarme au XIX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

et celui de médiatisation⁴. Car en s'intéressant à la figure du sergent de ville, Deluermoz s'attaque à ce qui est sans doute l'une des questions majeures de la modernité policière : l'exigence de visibilité, la nécessaire ostentation d'une activité dont l'affichage public vaut pour gage d'efficacité et de légitimité. Visualisation ordinaire du pouvoir, l'uniforme du sergent de ville normalise l'espace et régule les rythmes de la ville, il lie les pratiques de l'ordre et les comportements des classes populaires, polarise les sensibilités collectives à l'égard de la violence ou des nuisances. Il incarne et donne à voir la modernisation de l'institution policière.

Mais à ce premier registre, Deluermoz en associe un second, qui a trait à ce qu'il a été convenu d'appeler l'histoire des représentations. Ayant entamé sa recherche vers la fin des années 1990, à un moment où le « tournant critique » constituait pour beaucoup un horizon théorique stimulant et presque évident, Quentin Deluermoz appartient à cette génération de jeunes chercheurs pour qui le monde des représentations s'imposait tout à la fois comme le socle, la méthode et la matrice de tout questionnement historique. Il est de ceux qui, sans afficher ou s'enfermer dans une quelconque labellisation, a bien saisi que nulle histoire, et *a fortiori* pas l'histoire sociale, ne pouvait faire l'économie d'une analyse en termes de représentations, seule à même d'inscrire les individus, les groupes, les gestes, les comportements, les interactions, dans les cadres sémantiques et les stratifications discursives qui leur donnaient sens en leur temps. En bref qu'il était impossible d'esquiver « l'étude de la construction culturelle du monde social⁵ ». Son livre s'impose à cet égard comme un modèle du genre. Aux représentations internes, aux figures et aux normes collectives produites par une institution policière qui découvre à la fin du siècle les vertus des politiques de « communication », il a su associer un immense massif de sources journalistiques, littéraires, iconographiques, publicitaires, qui toutes mettent en scène les policiers en tenue. L'opération s'avère d'autant plus nécessaire que la police en uniforme, profession « ostensible » s'il en est, se présente comme une représentation en actes, autour de laquelle se livre une complexe bataille de légitimité. Porteuses d'une longue tradition de discrédit, mais engagées alors dans un procès accéléré de démocratisation et de professionnalisation, les figures de l'ordre expriment ici toute leur polysémie : des « braves gens », cicérones municipaux, régulateurs sympathiques et bons enfants du mouvement urbain, mais aussi de sombres brutes, bornées et ivrognes, des fonctionnaires stupides, bornés, bedonnants et inefficaces, ou encore des « flics », instruments aveugles

4 Clive EMSLEY, Barbara WEINBERGER, *Policing Western Europe. Politics, Professionalism and Public Order (1850-1940)*, Londres, Greenwood Press, 1991 ; Clive EMSLEY, *Gendarmes and the States in Nineteenth Century*, Oxford University Press, 1999 ; ID., *Crime, Police and Penal Policies. European Experiences, 1750-1940*, Oxford University Press, 2007.

5 William SEWEL, *The Logics of History. Social Theory and Social Transformation*, Chicago, Chicago University Press, 2005, p. 61.

du pouvoir bourgeois qui suscitent la « haine » du communard, de l'apache ou du syndicaliste. L'une des grandes forces du livre est de souligner l'ambivalence et la grande complexité de ce discours social⁶ tout en insistant sur la dynamique qui impose progressivement l'acceptation d'un ordre public que le sergent de ville incarne et finit malgré tout par légitimer. On appréciera tout particulièrement la richesse des analyses iconographiques que propose Quentin Deluermoz. Rarement les affiches, les dessins, les publicités auront en histoire fait l'objet d'aussi subtiles déconstructions qui, sans jamais le surinterpréter, « déshabillent » le dessin de ses strates successives d'interprétation et en dégagent une signification, publique et partagée. Il y a là une belle et productive leçon d'herméneutique historique⁷.

Mais c'est au bout du compte sur un dernier registre, plus englobant, que ce livre marquera à mon sens l'historiographie. En dépit des indéniables apports précédemment signalés, l'histoire de la police ou celle des imaginaires sociaux ne sont en un sens que des outils pour Quentin Deluermoz. Sa véritable quête est ailleurs : dans la mise au jour du complexe fonctionnement d'un « monde social » que l'on ne peut réduire à ses dimensions socio-structurelles, mais qu'il convient de penser comme le produit de l'interaction des individus ou des groupes, comme le produit d'une multitude de micro-relations s'inscrivant dans des espaces, des gestes, des situations, des temporalités, des paroles, à la fois toujours singuliers et historiquement saisissables. Ce champ mobile d'interactions sociales, le livre le traque dans la notion d'ordre public, qui voit les sociétés urbaines, les tensions politiques et les normes de comportement se recouvrir et se télescoper dans un processus qui a bien sûr à voir avec le procès de « civilisation⁸ ». Au travers de l'étude de soixante années de relations, de représentations et d'échanges entre les policiers en tenue et les populations parisiennes, il met en scène un nœud interrelationnel, un *nexus*⁹ complexe mais dont l'enchevêtrement dessine une

6 J'emploie l'expression dans le sens que lui a donné Marc ANGENOT dans *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, p. 13 : « Tout ce qui se dit et s'écrit dans un état de société ; tout ce qui s'imprime, tout ce qui se parle publiquement ou se représente aujourd'hui dans les médias électroniques. Tout ce qui se narre et s'argumente, si l'on pose que narre et argumenter sont les deux grands modes de mise en discours. Ou plutôt, appelons "discours social" non pas ce *tout* empirique, cacophonique à la fois et redondant, mais les systèmes génériques, les répertoires topiques, les règles d'enchaînement d'énoncés qui, dans une société donnée, organisent le *dicible* – le narrable et l'opérable – et assurent la division du travail discursif. »

7 Sur la nécessité de dégager un sens « public », je me permets de renvoyer à mon texte « L'imprimé, le texte et l'historien : nouvelles questions, vieilles réponses ? », *Romantisme. Revue du XIX^e siècle*, n° 143, 2009, p. 93-99.

8 Signalons que Quentin Deluermoz a récemment dirigé le numéro spécial « Norbert Elias et le vingtième siècle. Le processus de civilisation à l'épreuve » de la revue *Vingtième Siècle* (n° 106, 2010, 320 pages).

9 Je n'emploie pas ce terme dans le sens, intéressant par ailleurs, que lui a donné Michel-Louis Rouquette dans *Sur la connaissance des masses (Essai de psychologie politique)*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1994) ou dans *La Pensée sociale* (Toulouse, Érès, 2010), qui le définit comme

figure historique remarquable : la construction et l'institutionnalisation, dans la rue parisienne de la fin du XIX^e siècle, d'un ordre public partagé et stabilisé. Et ce nœud est ici mis en œuvre de façon exemplaire : il est d'abord documentaire tant Quentin Deluermoz a su varier les sources, mobiliser et croiser les littératures normative, professionnelle, institutionnelle, récréative, publicitaire, fictionnelle, etc. Il est tout autant théorique et méthodologique : on notera l'usage souple et pertinent de la critique littéraire (l'œuvre majeure et encore trop peu connue de Jean-Claude Vareille¹⁰) et surtout des sciences sociales : sociologie éliasiennne, sociologie de la police (Dominique Monjardet), anthropologie culturelle (Victor Turner, Clifford Geertz), interactionnisme symbolique (Howard Becker). Il s'inscrit surtout dans l'objet même de l'enquête, les relations et interactions ordinaires entre police et population, saisies *in situ* et au ras du sol dans la matière même du travail social de police, à des angles d'observation et à des échelles d'analyse divers, dans un cadre spatial (la ville peu à peu haussmannisée) et politique évolutifs, marqué par des tensions, des conflits, des violences dont certaines sont extrêmes (la Commune de Paris et sa répression). Pour autant, malgré la complexité de l'objet, le livre montre très clairement comment se compose et se recompose en permanence, d'un côté comme de l'autre de la relation, une acception vaille que vaille partagée et stabilisée de l'ordre public. Fondé sur l'exploitation des dossiers demeurés inédits des « victimes du devoir », le dernier chapitre étudie une situation-symbole qui éclaire rétrospectivement toute la démarche, puisqu'elle montre comme cette « production policière », orchestrée par l'institution et porteuse de ses normes, est inscrite dans l'espace topographique et social de la ville, au travers d'un grand rituel collectif (les funérailles de gardiens de la paix) qui formalise la relation police/société et l'inscrit dans une dimension cérémonielle. Insistons pour finir sur une heureuse contradiction : si Deluermoz insiste à juste titre sur la complexité de son objet et de sa démarche, il le fait sans jargon et sans jamais se départir d'une langue claire et limpide, ce qui est, là aussi, le propre des grands livres.

Dominique KALIFA
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
(Centre d'histoire du XIX^e siècle)

un mot, un symbole ou un slogan fortement fédérateur, capable de cristalliser ou de précipiter des émotions mobilisatrices. Je l'emploie plus simplement pour désigner un nœud quasi indémêlable de représentations, de paroles, d'affects, d'interactions sociales, dont la nature atomisée ou diffractée n'empêche pas l'identification comme figure historique.

10 Cf. la rapide présentation que j'en ai donnée dans « L'œuvre de Jean-Claude Vareille et l'histoire culturelle du XIX^e siècle », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 13, 1996, p. 133-136.